



AMANDA QUICK

*La séductrice
inattendue*

**J'AI
LU**
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Amanda Quick

Amanda Quick est le pseudo sous lequel Jayne Ann Krentz publie ses romans d'amour historiques. Grande spécialiste du genre, cette ancienne bibliothécaire reconvertie à l'écriture est l'auteure d'une série de best-sellers classés sur la liste du *New York Times*. Ses livres se sont vendus à plus de vingt-trois millions d'exemplaires à travers le monde.

La séductrice inattendue

Aux Éditions J'ai lu

- | | |
|---|--|
| La séductrice inattendue
N° 3491 | Le château des orphelines
N° 7947 |
| La dame voilée
N° 3612 | Les disparues de la Tamise
N° 8788 |
| Étrange passion
N° 3921 | Séduite
N° 11763 |
| Fiançailles pour rire
N° 4398 | De périlleuses fiançailles
N° 11797 |
| Le chant de la sirène
N° 4587 | LES ENQUÊTES |
| Rendez-vous manqué
N° 4781 | DE LAVINIA ET TOBIAS |
| Au-delà de tout soupçon
N° 4936 | 1 – L'intrigante de Londres
N° 6293 |
| Parfum de scandale
N° 5043 | 2 – Le mystère du bracelet
bleu
N° 6448 |
| La dame de lumière
N° 5214 | 3 – Une alliance de choc
N° 6907 |
| Les clés d'Aphrodite
N° 5303 | LES LADIES |
| Un duo inattendu
N° 5410 | DE LANTERN STREET |
| Le mystère de la veuve noire
N° 5871 | 1 – Le mystère de Crystal
Gardens
N° 11778 |
| Un alibi de charme
N° 7647 | 2 – La femme mystère
N° 11790 |
| En attendant la nuit
N° 7807 | La fille qui en savait trop
N° 12720 |

AMANDA
QUICK

La séductrice
inattendue

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Véronique Depoutot*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
SEDUCTION

Editeur original

Published by arrangement with Bantam Books,
a division of Bantam Doubleday Dell Publishing Group, Inc.

© Jayne A. Krentz, 1990

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 1993

1

Elle refusait de l'épouser ! Incrédule, Malcolm Richard Sinclair, comte de Ravenwood, resta muet de stupeur. Puis une colère froide l'envahit. « Pour qui se prend-elle ? » fulmina-t-il en son for intérieur. Malheureusement, il ne pouvait le lui demander : la demoiselle avait jugé bon de s'éclipser, laissant à son grand-père le soin de lui annoncer la nouvelle.

— Ventrebleu, grogna Lord Dorrington, visiblement mal à l'aise. Cela ne me plaît pas non plus, figurez-vous. Mais Sophy n'est plus une gamine ! Autrefois, elle était docile, obéissante, toujours prête à rendre service. Mais elle a vingt-trois ans maintenant, et depuis quelque temps elle est devenue très volontaire. C'est parfois contrariant, mais que voulez-vous ? À son âge...

— Justement ! riposta Malcolm. J'aurais cru qu'elle se montrerait raisonnable et plus accommodante qu'une petite sotte à peine sortie du couvent !

— Mais... bredouilla Lord Dorrington, de plus en plus cramoisi, Sophy n'a rien d'une écervelée, je vous assure. Jamais un caprice, pas une crise de nerfs... Au contraire, elle est facile à vivre, conciliante. Un modèle de modestie et de grâce féminine.

— Vraiment ? releva Malcolm avec sécheresse.

— Tout à fait, monsieur le comte, insista Lord Dorrington, et son visage s'éclaira. À la mort de notre plus jeune fils et de son épouse, il y a quelques années, c'est elle qui a soutenu sa grand-mère tout au long de cette épreuve. Sophy a perdu ses parents à dix-sept ans, dans un naufrage, et elle est venue s'installer chez nous avec sa sœur. Vous vous souvenez ?

Lord Dorrington s'éclaircit la gorge avant de continuer :

— À moins que cela ne vous ait échappé. Vous aviez d'autres chats à fouetter, à l'époque.

Doux euphémisme pour Elizabeth, la belle tigresse qui le tenait alors entre ses griffes...

— Si votre petite-fille est telle que vous la décrivez, s'entêta Malcolm, pourquoi n'avez-vous pas su la convaincre d'accepter mon offre ?

Dorrington fronça ses épais sourcils en bataille.

— D'après sa grand-mère, tout est de ma faute. Il paraît que j'aurais dû surveiller ses lectures. Mais si vous croyez que c'est facile... Elle est rebelle à toute censure ! Il n'est pas encore né, celui qui lui dictera sa conduite. Encore un peu de bordeaux, Ravenwood ?

— Volontiers, oui, déclara le comte en s'efforçant de garder son calme. Je ne vous suis pas très bien, je vous l'avoue. Quel rapport entre les livres de Sophy et son refus ?

— Vous connaissez les jeunes filles, marmonna Dorrington en vidant son verre, le teint de plus en plus rouge. Elles se montent facilement la tête. Après la mort de sa sœur, il y a trois ans, je n'ai pas voulu la brusquer. Nous avons beaucoup d'affection pour elle, ma femme et moi. C'est une jeune fille très sensée. Quelle mouche l'a piquée, je n'en ai aucune idée ! Je suis certain qu'elle reviendrait sur sa décision si vous lui laissiez le temps de la réflexion.

— Pardon ?

Ravenwood haussa un sourcil, franchement sarcastique.

— Vous avez tout de même précipité les événements. Même mon épouse le reconnaît. À la campagne, on ne mène pas ça aussi rondement qu'à la ville. Et puis les femmes, vous savez... Même les plus raisonnables sont d'incurables romantiques !

Lord Dorrington lui jeta un coup d'œil plein d'espoir et ajouta :

— Pourriez-vous lui accorder un délai supplémentaire ?

— Je voudrais d'abord m'entretenir avec elle.

— Je vous ai déjà expliqué, monsieur le comte : Sophy est sortie à cheval, répliqua Lord Dorrington presque suppliant. Le mercredi, elle se rend toujours chez la vieille Bess.

— J'ai bien compris. Mais elle savait que je me présenterais à trois heures, je présume.

Lord Dorrington étouffa une quinte de toux.

— Il me semble... Elle aura oublié, sans doute — Sophy est parfois si étourdie ! (Il lança un regard à la pendule.) Mais elle sera de retour à quatre heures et demie au plus tard.

— Malheureusement, je ne peux attendre, coupa Malcolm en se redressant. Vous seriez bien inspiré de l'avertir que je ne suis pas un homme patient. J'espérais régler cette affaire aujourd'hui même.

— Pour elle, tout est dit, j'en ai bien peur...

— Eh bien, détrompez-la de ma part. Je reviendrai demain à la même heure. Prévenez-la, et qu'elle soit présente cette fois-ci.

— Bien entendu, Ravenwood, vous pouvez compter sur moi. J'espère que... Sophy est tellement imprévisible, parfois ! Elle est libre de ses allées et venues, vous savez.

— C'est pourtant simple : ne lui laissez pas la bride sur le cou ! Vous êtes son tuteur, non ?

Dorring hochâ la tête sans conviction.

Malcolm sortit de la bibliothèque en trois enjambées et s'engagea dans un vestibule étroit et sombre où l'attendait le majordome. Sa livrée usée était à l'image du délabrement général de la vieille demeure. Le comte prit ses gants et son chapeau d'un geste impatient et quitta les lieux aussitôt, laissant derrière lui l'écho lugubre de ses bottes sur la dalle de pierre.

Malcolm regrettait déjà le temps qu'il avait consacré à se préparer pour cette entrevue décevante. Dire qu'il était venu en carrosse pour donner un peu de solennité à l'événement ! Il aurait mieux fait de rejoindre Chesley Court à cheval, ce qui lui aurait permis de visiter ses fermes au retour. Maintenant, il avait perdu un après-midi entier...

— Au Château, lança-t-il en grimpant dans sa voiture.

Le cocher, vêtu aux couleurs vert et or des Ravenwood, brandit son fouet à l'instant même où la portière claquait et le superbe équipage s'élança. Visiblement, le comte n'était pas d'humeur à flâner sur les routes de campagne...

Malcolm se renversa contre les coussins en croisant les bras, tâchant de dominer son agacement. S'il s'était attendu à un refus ! Sophy tenait là une occasion inespérée et personne ne l'ignorait, surtout pas ses grands-parents. Lady Dorring avait failli s'évanouir quand Malcolm avait demandé la main de sa pupille, quelques jours auparavant. La demoiselle avait largement dépassé l'âge où les jeunes filles reçoivent des offres aussi avantageuses ! Bref, c'était la Providence qui leur envoyait Ravenwood...

Mais Sophy avait refusé. Le comte eut un rictus sardonique tandis qu'il imaginait la scène : Dorrington, bredouillant lamentablement, incapable d'imposer sa volonté – et Lady Dorrington, au bord du malaise, son flacon de sels à la main... Voilà comment la petite-fille aux déplorables lectures avait pris le dessus.

Mais le mystère restait entier : pourquoi cette petite dinde n'avait-elle pas saisi sa chance ? Il ne lui offrait pas moins que de l'installer au château de Ravenwood. Une fille de la noblesse campagnarde, tout juste jolie et chichement dotée, ne pouvait rien espérer de plus. Dans quels ouvrages s'était-elle donc plongée ? Bah... Aucun rapport !

En réalité, le responsable de ce désastre était sans doute Lord Dorrington et sa coupable indulgence pour l'orpheline. Les femmes abusent toujours de la faiblesse des hommes...

Quant à son âge, Malcolm y avait d'abord vu un atout. Sa première épouse était jeune, emportée – invivable. Il avait subi assez de caprices, de scènes et de crises de nerfs pour une vie entière. Il s'était donc imaginé qu'une fiancée plus mûre serait également plus équilibrée, moins exigeante et pleine de gratitude...

Sans compter que les beaux partis étaient plutôt rares à la campagne ! Du reste, même à la ville, les soupirants ne se seraient pas bousculés autour de Sophy. Les libertins du grand monde, fins connaisseurs de femmes – comme de chevaux de course –, ne lui auraient même pas accordé un regard !

Les dames de l'aristocratie cultivaient les extrêmes : une chevelure noire ou blonde comme les blés, un profil grec et la perfection glacée d'une déesse antique, tels étaient les canons de la beauté. Or, même si les boucles fauves de Sophy prenaient

de fascinants reflets cuivrés, des mèches indisciplinées s'échappaient toujours de ses chignons les plus serrés, défiant épingles et chapeaux.

Pourtant, méditait Malcolm, son petit nez retroussé et son sourire chaleureux ne manquaient pas de charme. Avec elle, le devoir conjugal n'aurait rien d'une corvée... Il songea encore à ses yeux, d'un admirable turquoise pailleté d'or. Elle tenait là une belle arme de séduction, mais comme Malcolm l'avait noté avec soulagement, elle dédaignait les artifices des coquettes : elle le regardait franchement, par exemple, au lieu de l'épier derrière l'épais rideau de ses cils. Excellent ! Dans ces conditions, elle resterait toujours novice dans l'art du mensonge. À démêler les traces de vérité enfouies parmi les faux prétextes que lui débitait Elizabeth, Malcolm avait cru devenir fou.

Sophy était mince et les robes à taille haute qui faisaient fureur lui allaient à ravir. Leur coupe mettait en valeur ses seins plutôt menus sans ternir son rayonnement. Malcolm y avait été sensible dès le départ ; il ne voulait pas d'une épouse délicate à la santé fragile qui serait incapable de lui donner des fils !

Malcolm soupira. Il avait estimé les atouts physiques de Sophy à leur juste valeur, mais certains aspects de sa personnalité lui avaient échappé. Ainsi, derrière une façade de docilité se cachait un orgueil indompté... En effet, à quoi d'autre attribuer son indifférence à une offre si généreuse ?

Ses grands-parents, visiblement accablés, étaient dépassés par tant d'obstination. Malcolm ne pouvait compter sur eux pour sauver la situation : il s'en chargerait donc lui-même.

Quand le carrosse s'immobilisa au pied des deux torsades de l'imposant escalier de pierre qui flanquait l'entrée du Château, sa décision était prise. Il gravit les marches d'un pas rapide tout en distribuant ses ordres aux serviteurs qui s'affairaient autour de lui.

— Prévenez les écuries, Jessup. Je veux qu'Ange soit sellé dans vingt minutes.

Le majordome s'inclina et transmit le message à un valet qui partit en courant. Malcolm traversa le hall dallé de marbre noir et blanc, sans un regard pour le somptueux décor qui l'entourait. Le Château avait perdu tout attrait pour lui depuis son mariage avec Elizabeth. Autrefois, la demeure ancestrale où il était né – et son père avant lui – lui inspirait la même fierté que ses terres. Mais aujourd'hui, il ne pouvait y pénétrer sans penser aux amants qu'Elizabeth y avait invités...

Le domaine cependant restait intact. Aucune représentante du sexe faible ne souillerait jamais les champs fertiles et verdoyants de Ravenwood. La terre est loyale, fidèle, féconde... Et pour préserver son patrimoine et le transmettre à des héritiers, Malcolm était prêt au sacrifice suprême : se remarier. Peut-être qu'une autre présence féminine effacerait le souvenir d'Elizabeth au Château, tout particulièrement dans la chambre qu'elle avait choisie. Avec son décor exotique et chargé, il y régnait une atmosphère sensuelle et oppressante. Malcolm n'y avait pas remis les pieds depuis le décès.

Il était au moins certain d'une chose : la leçon avait porté. Il ne commettrait pas deux fois les mêmes erreurs. Jamais plus il ne se laisserait prendre comme une mouche dans une toile d'araignée.

Quinze minutes plus tard, Malcolm émergeait de sa chambre en tenue d'équitation. Comme prévu, Ange, un superbe étalon noir, l'attendait en piaffant dans la cour. Nul au Château n'osait contrarier le comte : autant provoquer le Diable en personne ! Malcolm sauta souplement en selle et le valet qui tenait les rênes s'écarta précipitamment. Ange se cabra, ses muscles puissants roulant sous la robe d'ébène. Mais un instant plus tard l'animal s'élançait, soumis à la poigne de son maître.

Il intercepterait Sophy avant qu'elle ne rentre chez elle. Depuis la mesure de la vieille Bess, Malcolm imaginait sans peine quel raccourci elle emprunterait jusqu'à Chesley Court : elle couperait par ses terres en contournant l'étang.

— Un de ces jours, il va se tuer à cheval, marmonna le valet.

— Aucun risque, répliqua l'autre serviteur en crachant sur le pavé. Monsieur le comte monte comme un dieu... Je me demande combien de temps il va rester au Château avant de repartir à Londres.

— D'après la cuisinière, il est venu pour se marier. Paraît que la petite-fille de Lord Dorrington lui a tapé dans l'œil. Cette fois-ci, il veut une demoiselle de la campagne, une gentille fille qui ne lui gâchera pas la vie.

— Évidemment, ça se comprend. Après l'autre catin... Chat échaudé craint l'eau froide !

— On raconte que c'est à cause d'elle qu'il est devenu si mauvais.

— Sûrement ! N'empêche que je plains Mlle Sophy. Elle est si bonne... Tu te souviens l'hiver dernier, quand elle a soigné ma mère avec des herbes ? La toux l'aurait emportée, sinon. Elle lui a sauvé la vie.

— Mlle Sophy a décroché un comte, tout de même... souligna le serviteur.

— Peut-être bien, mais elle risque de le payer cher !

Assise sur un banc devant le cottage au toit de chaume, Sophy enveloppait soigneusement des feuilles de sauge dans un sac. Puis elle ajouta quelques plantes médicinales qui lui manquaient à Chesley Court : du tilleul, de la belladone, du thym, de la digitale, de la menthe et du pavot.

— Ceci devrait me suffire pour les deux mois à venir, déclara-t-elle à la vieille Bess en s'essuyant les mains.

Elle se redressa sans se préoccuper de la tache d'herbe qui ornait son amazone de laine bleue.

— Vous ferez bien attention, mademoiselle Sophy, si jamais vous donnez une infusion de pavot à votre grand-mère pour ses rhumatismes. Il est très fort, cette année.

— Entendu, acquiesça Sophy en contemplant la guérisseuse au visage ridé comme une pomme, je diminuerai les doses. Et vous-même, Bess, comment allez-vous ? N'avez-vous besoin de rien ?

Bess parcourut son jardin et sa maison vétuste d'un regard serein.

— Non, mon enfant. J'ai ce qu'il me faut.

— Comme toujours... Vous avez bien de la chance, de trouver tant de satisfactions dans la vie.

— Votre tour viendra, si vous le voulez vraiment. Le sourire de Sophy s'évanouit.

— Peut-être, mais j'ai d'abord un devoir à accomplir.

Bess hocha la tête, ses yeux bleu pâle emplis de tristesse.

— Je croyais que vous aviez surmonté votre désir de vengeance, mon enfant, que vous aviez renoncé à remuer les cendres du passé.

— Il y a du nouveau, Bess...

Sophy se dirigea vers le coin du cottage, où l'attendait Dancer, son cheval. Puis elle précisa :

— Je tiens peut-être un moyen de châtier le coupable.

— Si vous avez pour deux sous de bon sens, suivez mes conseils et oubliez cette triste histoire. Votre sœur est morte et enterrée, Dieu ait son âme. Vous ne pouvez plus rien pour elle aujourd'hui. Pensez plutôt à vous. D'après ce que j'ai entendu dire, vous avez une affaire plus urgente à traiter, conclut Bess avec un sourire édenté.

Sophy, qui se débattait avec son chapeau récalcitrant, lui jeta un coup d'œil pénétrant.

— Toujours au courant des potins du village, n'est-ce pas ? Ainsi on raconte que le Diable en personne m'a demandée en mariage...

— Il n'y a que les commères pour le surnommer ainsi. Moi je m'intéresse aux faits. Est-ce exact ?

— Qu'il complotte avec Satan ? Oh oui, Bess, j'en mettrais ma main au feu. Je n'ai jamais rencontré tant d'arrogance ni de morgue.

Bess secoua la tête d'un geste impatient.

— Vous a-t-il offert son nom, Sophy ?

— Oui.

— Et quand lui donnerez-vous la réponse ?

Sophy haussa les épaules, renonçant à redresser son chapeau.

— C'est grand-père qui s'en charge. Il doit recevoir le comte cet après-midi à trois heures.

Bess s'immobilisa, une grimace de stupéfaction sur le visage.

— Aujourd'hui ? Et vous êtes venue ici choisir des simples comme si de rien n'était ? Pourquoi ces enfantillages ? Vous devriez être chez vous à l'heure qu'il est, parée de vos plus beaux atours !

— Grand-père n'a pas besoin de moi pour l'envoyer... au Diable !

— Quoi ? Sophy, mon enfant, ne me dites pas que vous l'avez repoussé !

Sophy lui adressa un sourire tout en saisissant les rênes de son cheval bai.

— Mais si.

Elle déposa les précieux paquets dans ses sacoches et se prépara à monter.

— Impossible ! Votre grand-père n'est quand même pas devenu gâteux ! Il sait très bien que vous ne recevrez jamais meilleure proposition.

— Je n'en suis pas si sûre, rétorqua Sophy. Tout dépend naturellement de ce que vous entendez par « meilleure proposition »...

Bess plissa les yeux.

— Avez-vous peur du comte, mon enfant ? Je vous imaginai trop sensée pour ajouter foi aux ragots qui circulent au village.

— Pas à tous, mais à une bonne moitié, précisa Sophy en se hissant en selle.

Sophy arrangea ses jupes pour plus de confort. Elle ne montait pas en amazone malgré les règles de bienséance. À la campagne, les usages étaient plus souples. Une fois l'étoffe déployée dans toute son ampleur, seule dépassait la pointe de ses bottines. La décence était sauve !

Bess agrippa les rênes et plongea un regard inquisiteur dans les yeux de la jeune fille.

— Vous ne croyez pas qu'il a noyé sa femme dans l'étang de Ravenwood, n'est-ce pas ?

— Non, soupira Sophy.

Ou plutôt, elle préférerait ne pas y penser...

— Dieu merci ! De toute manière, personne n'aurait songé à le lui reprocher.

— C'est vrai, concéda Sophy.

— Alors je ne comprends pas ! Et je n'aime pas beaucoup cette lueur dans vos yeux, mademoiselle Sophy. Elle n'augure rien de bon. Qu'est-ce que vous mijotez ?

— Eh bien pour le moment, je vais rentrer et ranger les herbes que vous avez eu la gentillesse de me donner. Grand-père est à nouveau taquiné par sa goutte et je dois lui préparer sa décoction favorite.

— Ma petite Sophy, allez-vous vous entêter dans ce refus ?

— Non, reconnut la jeune fille avec franchise. Tranquillisez-vous. S'il persévère, il aura gain de cause – mais à mes conditions.

— Ah, j'y suis ! s'exclama Bess, les yeux écarquillés. Vous avez encore lu ces livres sur les droits des femmes, n'est-ce pas ? Allons mon enfant, soyez raisonnable. Ne jouez pas au plus fin avec le comte : il ne se laissera pas mener par le bout du nez comme Lord Dorrington. Ce sont deux hommes bien différents...

— Nous serons au moins d'accord sur ce point, conclut Sophy en reprenant les rênes. Mais ne vous inquiétez pas à mon sujet, je sais où je vais !

D'un vigoureux coup de talon, elle lança alors sa monture au petit trot avec un dernier signe de la main.

— Espérons, murmura la vieille entre ses dents. Mais quand on s'amuse avec le feu...

Sophy se dirigea vers le bois, sans même guider son cheval : ils avaient si souvent emprunté ce

raccourci par le domaine de Ravenwood que Dancer connaissait l'itinéraire par cœur.

Ses pensées vagabondes la ramenèrent très vite à Chesley Court où devait l'attendre un grand-père effondré. Elle n'imaginait que trop bien la scène... Le matin même, Lady Dorrington s'était alitée, gardant une collection de sels et de fortifiants à portée de main. Lord Dorrington, à qui revenait la pénible mission d'affronter Ravenwood, se consolait sans doute avec une bouteille de bordeaux. Quant au personnel, il devait être morose. Sans un contrat de mariage avantageux capable de renflouer les Dorrington, les serviteurs ne pouvaient espérer une pension pour leurs vieux jours.

Sophy n'attendait donc aucun appui dans la maisonnée. Quelles que soient les rumeurs et les sombres histoires qui couraient sur son compte, Ravenwood demeurait un aristocrate riche et puissant. Il était propriétaire de presque toutes les terres avoisinantes dans le Hampshire et de trois ou quatre domaines dans d'autres comtés, sans oublier une somptueuse villa à Londres.

Pour les villageois, il gérait bien ses terres et ses gens. Dans le pays, c'était très important. Ses employés n'avaient pas à se plaindre pourvu qu'ils obéissent aux ordres. Bien sûr, il avait ses défauts : tout le monde en convenait. Mais il était équitable et s'intéressait de près aux cultures. Il avait peut-être tué sa femme, mais au moins il n'avait pas perdu son héritage au jeu !

« Ils peuvent toujours se montrer charitables. C'est facile pour eux ! méditait Sophy. Moi, il faut que je l'épouse... »

Son regard tomba machinalement sur les froides eaux sombres de l'étang de Ravenwood qui étincelait

à travers le sous-bois. Ici et là, des glaçons flottaient encore. Même si la neige avait presque fondu sur les berges, le fond de l'air gardait un piquant hivernal. Sophy frissonna et Dancer hennit doucement, surpris.

Elle se pencha pour lui flatter l'encolure, mais interrompit brusquement son geste. Une brise glaciale agita les branches et Sophy trembla de nouveau, saisie moins par la fraîcheur printanière que par la vision d'un étalon noir qui se frayait un chemin entre les arbres dénudés.

Son cœur battit plus vite, comme toujours lorsqu'elle se trouvait en présence du comte. Après tout, elle était amoureuse de lui depuis leur première rencontre, lors de ses dix-huit ans. Mais à l'époque, il n'avait d'yeux que pour Elizabeth, son ensorcelante épouse.

Qu'est-ce qu'un premier amour de jeune fille ? Un feu de paille, destiné à s'éteindre aussi vite qu'il s'enflamme. Et pourtant cette passion n'était pas morte, même quand Sophy s'était rendue à l'évidence : elle n'avait aucune chance d'attirer son attention. Au fil des ans, le coup de foudre s'était mué en un sentiment plus profond, plus intense.

Sophy avait senti en lui une force tranquille, un orgueil inné et une intégrité qui n'appartiennent qu'à la vraie noblesse de l'âme, avec ou sans titre. Quand sa fascination pour Elizabeth avait laissé place à la souffrance et à la fureur, elle aurait aimé le reconforter, lui rendre sa joie de vivre. Mais le comte était resté hors d'atteinte. Ensuite il était parti à la guerre sous les ordres de Wellington, pour oublier son chagrin.

À son retour, il n'était plus le même, dissimulant toute émotion derrière un masque de froideur. Plus rien ne semblait le concerner, sauf ses terres.

« Cet étalon noir lui convient à merveille », songea Sophy en appréciant l'humour avec lequel le comte avait choisi son nom. Cet Ange à la robe ténébreuse ne pouvait appartenir qu'à un homme de l'ombre et paraissait faire corps avec son cavalier.

Ravenwood était d'une haute stature et tout en muscles. Les yeux de Sophy tombèrent machinalement sur ses mains : grandes, puissantes, elles auraient facilement étranglé une épouse volage, comme le prétendaient certains... Il n'avait pas besoin des épaulettes en vogue à Londres pour exagérer sa carrure impressionnante, et une culotte de cheval moulait ses longues cuisses nerveuses. Pourtant, quelle que soit son élégance naturelle, le meilleur tailleur de la capitale n'aurait pu effacer la sévérité de son allure.

Il avait les cheveux aussi noirs que la robe de sa monture et ses yeux étincelaient d'un vert satanique, comme ceux de ses ancêtres. Ils avaient la froide pureté des émeraudes de la famille et cette étrange coïncidence les entourait d'une crainte superstitieuse. Cependant, Sophy avait d'autres raisons de se troubler : elle sentait le comte évaluer secrètement le prix de son âme... Comment réagirait-il quand il le connaîtrait ?

Elle immobilisa son cheval, repoussa la plume de son chapeau venue lui chatouiller la paupière et adressa au nouveau venu sa meilleure imitation d'un sourire gracieux.

— Bonjour, monsieur le comte. Quelle surprise de vous rencontrer ici !

L'étalon se figea dans un trépignement et Ravenwood resta quelques minutes à la considérer sans la moindre indulgence.

— Que trouvez-vous donc si étonnant, mademoiselle ? Après tout, je suis chez moi. Je savais que vous étiez chez la vieille Bess et j'avais deviné que vous prendriez ce raccourci.

— Très astucieux, monsieur le comte. Pure déduction logique... J'admire profondément ce type de raisonnement.

— Vous n'ignorez pas que nous avons une affaire à conclure aujourd'hui, ni que je suis pressé d'en finir. Tout compte fait, je ne vois rien d'insolite à ce que nos chemins se croisent. J'aurais même tendance à penser que vous l'avez prémédité, conclut Ravenwood d'une voix douce.

Sophy referma brusquement les mains sur les rênes, inquiétant Dancer dont les oreilles se couchèrent. Alors elle relâcha son étreinte. Bess avait raison : Ravenwood ne se laisserait pas mener par le bout du nez. Elle devait redoubler de précautions.

— Mais la bienséance veut que mon grand-père parle en mon nom. Aurait-il refusé de vous recevoir ?

— Non, admit Ravenwood en laissant son étalon s'approcher en piaffant. Toutefois je désirais m'entretenir avec vous en personne.

— Mais monsieur le comte, ce n'est pas convenable... Les usages auraient-ils changé dans la capitale ?

— Peu importe la tradition s'il me plaît de traiter directement avec vous. Vous n'êtes pas une sotte, que je sache : vous êtes donc parfaitement capable de vous expliquer sans intermédiaire. Quel est le problème ?

— Monsieur le comte ?

Les yeux verts s'assombrirent dangereusement.

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, mademoiselle. Je n'ai aucune indulgence pour les femmes qui cherchent à me manipuler.

— C'est très clair, monsieur le comte, et vous comprendrez sans nul doute ma réticence à épouser un homme aussi méfiant.

Il plissa les yeux.

— Auriez-vous la bonté de vous expliquer ?

Sophy haussa légèrement les épaules et son chapeau glissa en avant. Elle repoussa la plume d'un geste machinal.

— Très bien, monsieur le comte, je serai franche avec vous. Je ne crois pas que nous partagions la même conception du mariage. J'ai tenté de vous parler lors de vos trois visites à Chesley Court ces deux dernières semaines. Mais visiblement, la perspective d'une discussion sérieuse vous ennuyait à mourir. On dirait que pour vous, négocier un contrat de mariage ou marchander un cheval, c'est du pareil au même... C'est pourquoi aujourd'hui, j'ai dû employer une méthode radicale pour attirer votre attention.

Ravenwood la dévisagea avec irritation.

— Ainsi j'avais raison : vous avez tout manigancé. Très bien, je vous écoute, mademoiselle. Tout me semble pourtant fort clair...

— Je sais ce que vous espérez de moi, mon cher. Mais de votre côté, avez-vous songé à mes propres désirs ? Tant que vous ne vous engagerez pas à les respecter, il ne pourra être question de mariage.

— Et si nous reprenions dans l'ordre ? suggéra Ravenwood. Qu'est-ce que j'attends de vous, à votre avis ?

— Un héritier et pas d'ennuis.

Ravenwood cligna des paupières avec une feinte indolence, réprimant un sourire.

— Vous ne vous embarrassez pas de détails.

— Mais j'ai raison, n'est-ce pas ?

— En effet, lança-t-il sèchement. Je veux des fils, ce n'est pas un secret. Le domaine de Ravenwood appartient à ma famille depuis trois générations et j'entends perpétuer la tradition.

— En somme, vous me destinez à la reproduction, comme une jument poulinière.

Le cuir de la selle d'Ange craqua tandis que le comte fixait la jeune fille dans un silence de mauvais augure.

— Votre grand-père avait raison, je le crains, lâcha-t-il finalement. À force de lire des bêtises, vous avez perdu vos bonnes manières.

— Vous n'avez encore rien entendu, monsieur le comte ! Il paraît que vous entretenez une maîtresse, à Londres.

— D'où tenez-vous cette information ? Pas de Lord Dorrington, je présume.

— C'est ce que l'on raconte par ici.

— Et vous écoutez les commérages de fermiers qui n'ont jamais quitté ce trou perdu ?

— Les ragots des villes sont-ils très différents ?

— Vous êtes insolente, mademoiselle.

— Non, monsieur le comte : prudente.

— Disons plutôt obstinée ! Réfléchissez une seconde : si ma conduite était répréhensible, croyez-vous que vos grands-parents auraient consenti à cette union ?

— Tout dépend du contrat de mariage...

Ravenwood esquissa un sourire.

— Peut-être.

— Ces rumeurs sont-elles fausses ? reprit Sophy. Ravenwood l'observait sans répondre.

— Et qu'avez-vous entendu d'autre ?

— Eh bien... hésita Sophy, déconcertée par le tour que prenait la conversation. Il paraît que vous vous êtes battu en duel.

— Ridicule !

— Et que vous avez renvoyé votre première femme à la campagne parce qu'elle ne vous donnait pas d'enfant, lança Sophy avec audace.

Ravenwood se raidit.

— Mes relations avec Elizabeth ne vous regardent pas, rétorqua-t-il sur un ton sans réplique. À l'avenir, tenez-vous-le pour dit.

— Excusez-moi, monsieur le comte, répondit Sophy en rougissant. Je m'inquiétais seulement de savoir si vous exilez toujours vos épouses loin de la Cour...

— Quoi ?

Ravenwood semblait furieux, mais Sophy, rassemblant tout son courage, ne se laissa pas intimider.

— Que ce soit clair dès le départ, monsieur le comte : je ne veux pas être cloîtrée à Ravenwood pendant que vous vous amusez à Londres.

— Mais je croyais que vous vous plaisiez ici, s'étonna le comte en fronçant les sourcils.

— C'est exact, mais je souhaite garder ma liberté de mouvement. J'ai passé presque toute ma vie à Chesley Court et j'aimerais revoir Londres.

— Vraiment ? Pourtant, vous n'avez pas dû en ramener que de bons souvenirs...

Elle détourna le regard, blessée.

— Effectivement, mon entrée dans le monde s'est soldée par un échec cuisant. Je n'ai pas reçu une seule demande en mariage, cette saison-là.

— Ce n'est pas étonnant, insista le comte, remuant le couteau dans la plaie. Si vous vous êtes montrée

aussi directe avec vos admirateurs qu'avec moi, vous avez dû les terroriser !

— Et vous, monsieur le comte, avez-vous peur ?
Ravenwood faillit sourire.

— Je tremble, oui. Mais revenons à nos moutons. Vous ne désirez pas rester à Ravenwood. Fort bien. Avez-vous une autre requête ?

Sophy retint son souffle. La suite s'annonçait encore plus délicate...

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien ? reprit-il avec un soupir.

— Vous m'avez donné à comprendre que vous espériez un héritier.

— Rien d'extraordinaire à cela, je pense.

— Mais je ne m'y sens pas prête, monsieur le comte.

— À vingt-trois ans ? Vous êtes plus que mûre, au contraire !

— Pardonnez-moi de vous contredire, mais je ne suis pas encore gâteuse – et vous le pensez aussi, sinon vous ne demanderiez pas ma main.

Un sourire fugitif passa sur les lèvres de Ravenwood.

— Effectivement... J'ai trente-quatre ans et votre âge ne me semble pas canonique. Mais vous paraissez en excellente santé. À mon avis, vous n'avez rien à craindre d'une grossesse.

— Vous parlez comme un, expert.

— Allons, nous nous égarons, une fois de plus. Qu'essayez-vous au juste de me faire comprendre ?

— Je ne vous épouserai que si vous vous engagez à ne pas... consommer le mariage tant que je ne serai pas consentante.

Malcolm faillit s'étrangler de rage.

— Je n'ai jamais forcé une femme, figurez-vous ! Mais de votre côté, avez-vous déjà entendu parler du devoir conjugal ?

Sophy hocha la tête, écarlate, étouffant de chaleur malgré la bise coupante qui traversait son amazone. Elle soutint pourtant le regard impérieux qui l'ébranlait.

— Oui, monsieur le comte, mais je sais aussi que certains hommes se croient tout permis avec leur femme. Êtes-vous de ceux-là ?

— Et pourquoi pas un mariage blanc, pendant que nous y sommes ? Vous me prenez pour un imbécile ?

— Bien sûr que non. Je vous supplie seulement de m'accorder un délai pour que nous apprenions à nous connaître, que je m'habitue à ma nouvelle situation...

— Vous ne suppliez pas : vous exigez ! Est-ce la conséquence de vos fameuses lectures ?

— Mon grand-père vous a donc prévenu...

— En effet ! Je vous garantis qu'après notre mariage, je choisirai moi-même les ouvrages dont vous disposerez.

— Ce qui m'amène justement à ma troisième demande. Je désire garder toute ma liberté dans ce domaine.

Ange secoua vigoureusement la tête tandis que Ravenwood jurait entre ses dents.

— Récapitulons, gronda le cavalier en resserrant les rênes pour maîtriser son cheval. Vous refusez d'être cloîtrée à Ravenwood, de partager mon lit de force et de respecter mes consignes de lecture.

Sophy soupira.

— C'est bien cela.

— Et vous espérez obtenir mon accord ? reprit-il d'une voix sarcastique.

— Mais non, monsieur le comte. C'est pourquoi j'avais chargé mon grand-père de décliner votre offre... afin de nous éviter de perdre un temps précieux.

— Je comprends que vous soyez encore célibataire, conclut Ravenwood avec lassitude. Personne n'accéderait à des exigences aussi grotesques ! En réalité, vous fuyez le mariage, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas pressée... Et si j'osais, monsieur le comte, reprit Sophy en retenant son souffle, je dirais que nous avons un point commun : vous prenez femme contraint et forcé, par simple sens du devoir... Vous au moins pourriez comprendre mes réticences.

— Mais vous épouseriez une des plus grosses fortunes du pays, il me semble.

Sophy le foudroya du regard.

— Et alors ? Si je reste fille, je ne danserai jamais en escarpins sertis de diamants, c'est vrai. Mais avec le revenu que m'a légué mon père, je vivrai décemment. Et surtout, je gérerai mon patrimoine comme il me plaira. Tandis que si je me marie, je perds toute liberté.

— Vous devriez exiger votre indépendance financière, pendant que vous y êtes, suggéra le comte, ironique. Malheureusement, vous ne disposez d'aucune garantie légale et si votre époux ne tient pas sa parole après le mariage...

Sophy baissa les yeux. Il avait trouvé la faille.

— Effectivement, je dépendrai de son sens de l'honneur.

— Prenez garde, mademoiselle. Un gentleman n'a qu'une parole, du moins pour ses dettes de jeu. Mais avec les femmes...

Sophy se glaça.

— Alors je n'ai guère le choix. Jamais je ne pourrai prendre un risque pareil.

— Trop tard. Vous m'avez promis de m'épouser si je vous accordais vos trois vœux. Eh bien, j'y consens.

Sophy resta bouche bée.

— Vraiment ?

— Marché conclu ! Nous nous marierons donc le plus tôt possible. Votre grand-père m'attend demain à trois heures : prévenez-le que nous réglerons tous les détails. Par ailleurs, puisque ce point semble vous préoccuper, sachez d'ores et déjà que vous dépenserez votre argent à votre guise. Vous recevrez une pension chaque trimestre – elle dépassera largement ce que vous rapportent en un an les placements de votre père. Tant que vos frais n'excéderont pas cette somme, vous n'aurez pas de comptes à me rendre... Je présume que vous aurez le courage d'assister à l'entrevue de demain, maintenant que nous sommes parvenus à ce compromis.

Sophy était stupéfaite.

— Je ne suis pas certaine de vous comprendre, monsieur le comte. Vous acceptez mes conditions ?

Ravenwood lui adressa un sourire ambigu, une lueur cruelle dansant dans ses yeux émeraude.

— La question serait plutôt de savoir combien de temps vous les maintiendrez. Une fois que vous serez ma femme...

— Votre parole, monsieur le comte ! insista Sophy, presque suppliante.

— Si vous étiez un homme, je vous provoquerais en duel pour douter de moi ! Mais je vous la donne, mademoiselle.

— Merci, monsieur le comte.

— À un détail près...

Elle se redressa, alarmée.

— Il me faut tout de même un héritier. De combien de temps aurez-vous besoin pour vous habituer à moi ?

— Six mois ? hasarda-t-elle.

— Ne dites pas de bêtises. C'est une éternité !

— Alors trois ?

Il parut sur le point de refuser mais se ravisa à la dernière seconde.

— Admettons. Vous m'accorderez que je suis très conciliant, j'espère.

— Je suis confondue par votre générosité, monsieur le comte.

— J'espère bien. Je vous défie de trouver un autre homme qui accepte d'attendre trois mois avant de consommer son mariage.

— C'est bien ce qui m'inquiète, observa Sophy, presque méfiante. Puis-je vous demander ce qui vous inspire tant d'indulgence pour moi ?

— La certitude d'arriver à mes fins quoi qu'il arrive, mademoiselle... Bonne journée et à demain trois heures !

2

Lady Dorrington, au désespoir, n'avait pas quitté son lit de toute la journée. Mais en apprenant que sa petite-fille était revenue à la raison, elle se sentit revivre et descendit prendre le dîner avec le reste de la famille.

— Quelle mouche vous a piquée, Sophy ? demanda-t-elle en goûtant le potage. Ce refus était incompréhensible ! Dieu merci, vous avez changé d'avis... En tout cas, nous gardons tous une immense dette envers Ravenwood, qui s'est montré si tolérant malgré vos excentricités.

— Cela donne à réfléchir, n'est-ce pas ? murmura Sophy.

— À quel sujet ? s'exclama son grand-père.

— Les raisons pour lesquelles le comte a demandé ma main.

Lady Dorrington faillit s'étrangler.

— Mais vous êtes une jolie personne, issue d'un milieu respectable et de qualité, voilà tout.

— Vous vous rappelez mes premiers bals à Londres, grand-mère ? J'y ai vu des femmes éblouissantes, inégalables... Je ne pouvais pas rivaliser avec elles il y a cinq ans : cela n'a pas changé aujourd'hui. D'autre part, je ne suis pas non plus une riche héritière.

— Ravenwood n'a pas besoin de redorer son blason, déclara Lord Dorrington sans ambages. En fait le contrat de mariage est très avantageux, c'est le moins que l'on puisse dire.

— Son rang et sa fortune lui auraient tout permis : choisir une beauté, agrandir ses terres, viser plus de richesses encore... Alors pourquoi moi ?

— Sophy... gémit Lady Dorrington. Vous vous posez trop de questions. Vous êtes charmante et tout à fait présentable, il me semble !

— Mais j'ai cinq ans de plus que les autres filles à marier... Je me suis donc interrogée sur ce qui attire le comte en moi, et je crois tenir la réponse.

Lord Dorrington tourna vers elle un regard curieux – et peu flatteur.

— C'est un mystère pour moi, je l'avoue. Pardonnez-moi, ma chère, ajouta-t-il aussitôt devant la mine horrifiée de sa femme. Sophy est une petite-fille idéale, mais...

— Théo !

— Je crois que j'ai percé Ravenwood à jour, poursuivit Sophy sans tenir compte de l'interruption de sa grand-mère. À mon avis, je possède trois qualités qu'il souhaite trouver chez une épouse. D'abord, je suis bien née et... sortable, en quelque sorte. Par ailleurs, il m'a sous la main, ce qui lui évite de perdre du temps à courir à droite et à gauche. J'ai le sentiment qu'il a des affaires plus urgentes.

— Quoi, par exemple ? intervint Dorrington.

— Séduire une nouvelle maîtresse, acheter des terres, se procurer un cheval. Une épouse, c'est la cinquième roue du carrosse !

— Sophy !

— Mais si, grand-mère. Reconnaissez qu'il a bâclé ce mariage en deux temps trois mouvements. Ne me dites pas qu'il m'a courtisée, par exemple...

— Allons, allons, coupa Lord Dorrington. Il n'a pas composé de poésie et il a oublié les fleurs, mais il ne faut pas lui en vouloir. À mon avis, le comte n'est pas un grand romantique.

— Très juste, grand-père ! Il ne nous a rendu que quatre ou cinq visites et nous a invités deux fois au Château en tout et pour tout.

— Ravenwood est un homme trop occupé pour consacrer son temps à des bagatelles, décréta Lord Dorrington, qui se sentait visiblement forcé de le défendre – solidarité masculine oblige. Il a ses domaines à gérer et un important projet immobilier à Londres, d'après ce qu'on raconte.

— Bien sûr, grand-père, s'inclina Sophy en dissimulant un sourire. Mon deuxième atout, paradoxalement, est mon âge. Sans le comte, je resterais vieille fille à jamais. Je ne peux donc que lui vouer une reconnaissance éternelle... et devenir son humble servante.

— Vous croyez ? demanda Lord Dorrington sur un ton pensif. À mon avis, il espère plutôt qu'une jeune fille de vingt-trois ans sera plus sensée, plus posée qu'une petite écervelée rêvant de déclarations enflammées.

— Théo ! s'écria sa femme, outrée.

— Possible, reconnut Sophy. Il ne voulait pas d'une gamine de dix-sept ans, c'est clair. Et pour terminer, le troisième argument – et non le moindre – est sans doute que je ne ressemble pas à sa première femme.

Lady Dorrington faillit avaler son turbot de travers.

— Mais quel rapport y a-t-il avec le mariage ?

— Nul n'ignore qu'en matière de beauté fatale, Ravenwood a eu son compte. Elizabeth invitait ses

amants au Château au vu et au su de tous. C'était un secret de Polichinelle ! Quant à ce qui se passait à Londres...

— Effectivement, commenta Dorrington, il a dû vivre un enfer. On dit qu'il s'est battu deux fois en duel pour elle. Il était jeune alors... Pas étonnant qu'il refuse une seconde croqueuse d'hommes ! Et sans vouloir vous offenser, Sophy, vous ne lui donnerez pas de souci de ce côté-là.

Elle hocha la tête sans s'émouvoir.

— Je suis la comtesse idéale... Prête à m'enterrer à la campagne pour le restant de mes jours et peu susceptible d'attirer les soupirants. Le comte a tout calculé.

— Il suffit maintenant, trancha Lady Dorrington sur un ton sans réplique. Vous dépassez les bornes, tous les deux ! Mais je vous rejoins sur un point, Sophy : vous devriez lui être extrêmement reconnaissante.

— J'en ai déjà eu l'occasion... médita la jeune fille sur un ton mélancolique. Un soir où il était mon cavalier au bal. Pour une fois, je n'ai pas fait tapisserie... Mais il ne pensait qu'à surveiller les amoureux d'Elizabeth.

— Là où elle est, elle ne dérangera plus personne, lança Lord Dorrington avec son franc-parler habituel. Et ce n'est pas une grosse perte ! Suivez plutôt mes conseils : si vous ne provoquez pas le comte, vous vivrez en bonne intelligence. N'attendez pas de miracle, mais il prendra soin de vous. Il n'est pas homme à négliger les siens.

« Grand-père a sans doute raison », songeait Sophy qui, étendue entre ses draps, ne trouvait pas le sommeil. Son mari ne serait probablement pas pire qu'un autre... De toute manière, ils ne se verraient

pas souvent : dans le grand monde, chacun menait sa vie.

Et tant mieux... Elle savait déjà à quoi elle occuperait son temps : enquêter sur Amélia. Qui était l'homme qui avait séduit puis abandonné sa sœur ? Ces trois dernières années, elle avait plus ou moins suivi les conseils de la vieille Bess : après un premier mouvement de révolte, elle avait dû se résigner. Quelle chance avait-elle de confondre le coupable au fond de sa province ?

Mais avec son mariage, les perspectives changeaient du tout au tout. Sophy repoussa brusquement ses couvertures et sauta du lit, foulant pieds nus le tapis élimé. Elle ouvrit à tâtons un petit coffret à bijoux posé sur sa coiffeuse et reconnut du bout des doigts un anneau de métal noir. Elle l'avait si souvent examiné...

La bague pesait, lourde et froide, dans le creux de sa paume et elle en devinait l'étrange motif triangulaire. Sophy détestait ce bijou depuis qu'elle l'avait trouvé dans le poing crispé de la morte. Qui le lui avait donné, sinon l'amant qu'elle n'avait jamais dénoncé ? Amélia, sa ravissante sœur à la blondeur diaphane, enceinte... Une seule certitude s'était imposée à Sophy : l'homme avait ses entrées au Château et fréquentait assidûment Elizabeth.

Le couple clandestin se rencontrait probablement dans les ruines d'une vieille citadelle normande laissée à l'abandon sur les terres du comte. Sophy y allait souvent dessiner, attirée par les vieilles pierres. Or quelques semaines après le drame, elle y avait retrouvé un mouchoir de sa sœur... Depuis, elle avait fui le théâtre de leurs rendez-vous.

Devenir la nouvelle Lady Ravenwood était le meilleur moyen de démasquer l'inconnu. Sophy laissa

retomber l'anneau dans le coffret avec un soupir. Cette entreprise serait peut-être plus fructueuse que la chimère dont elle se berçait secrètement : rendre au Diable le goût de l'amour...

Malcolm étira ses longues jambes avec élégance pour s'installer plus confortablement dans le carrosse, examinant sa nouvelle comtesse d'un œil critique. Il avait très peu vu Sophy durant les dernières semaines, peu soucieux de perdre son temps en allers-retours inutiles entre Londres et le Hampshire. Il profitait donc des circonstances présentes pour observer à son aise la future mère de ses fils.

Et il ne pouvait se défendre d'un certain étonnement. Elle n'était pourtant pas devenue une beauté lisse et parfaite : plusieurs mèches échappées de son ravissant chapeau de paille frisaient librement autour de ses tempes, et une plume de l'aigrette pointait à un angle insolite. En y regardant de plus près, Malcolm s'aperçut que la tige était cassée. Baissant les yeux, il nota aussi qu'un ruban de son petit sac à main s'était dénoué. Quant à l'ourlet de sa robe de voyage, il était taché de vert depuis que Sophy s'était penchée pour recevoir des fleurs offertes par un villageois passablement crasseux. Tous les habitants s'étaient déplacés pour lui dire adieu ! Malcolm ne se serait jamais douté que sa femme fût si appréciée dans le voisinage.

Leur voyage de noces les emmènerait dans le Norfolk, où il venait d'acquérir de nouvelles terres. Il ferait d'une pierre deux coups : puisqu'il était forcé de passer un mois en tête-à-tête avec elle, autant en profiter pour visiter sa nouvelle propriété. Et à son grand soulagement, Sophy n'avait pas poussé de